

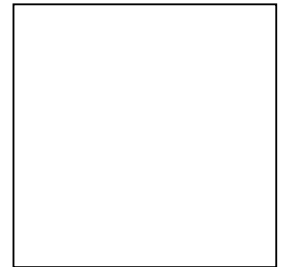


FÉLIX GUATTARI

## Les schizoanalyses

J'avais besoin de votre assistance pour me clarifier les idées. Je me suis aperçu – cela fait d'ailleurs partie de ce que je voudrais aborder ici – que, dans certaines situations, il n'était pas possible de procéder à une telle clarification sans le secours d'un *agencement collectif d'énonciation*. Sinon, les idées vous tombent des mains ! Depuis déjà pas mal de temps, j'étais à la recherche d'un polygône de sustentation pour circonscrire ce qui traîne dans ma tête. Je ne sais si, à nous tous ici, nous constituerons un tel polygône. On verra bien ! Nous avons commencé de le mettre en place, Mony Elkaim et moi, au cours de discussions antérieures ; seulement c'était de façon épisodique, toujours « à la sauvette », dans les coulisses de congrès et de rencontres, où j'étais amené à discuter ses références systémistes en thérapie familiale. Mais, jusqu'à présent, nous ne nous étions jamais vraiment donné les moyens de raccrocher ces réflexions au travail critique que j'ai mené par ailleurs, avec Gilles Deleuze, sur la théorie et la pratique psychanalytique.

Ce que je propose aujourd'hui, après un certain déblayage, une certaine « tabula rasa », c'est de dégager ce qui pourrait encore tenir debout dans les décombres psychanalytiques et qui mériterait d'être repensé à partir d'autres échafaudages théoriques – si possible moins réductionnistes que ceux des freudiens et des lacaniens.



Je souhaite évidemment que ce séminaire permette les débats les plus larges, les plus ouverts. Mais je dois vous avertir d'emblée que mes positions seront quelquefois difficilement « discutables ». Non pas que je prétende les imposer ! Mais elles s'aventureront sur un terrain, disons, solitaire, où il me sera peut-être un peu difficile de me faire entendre de façon exhaustive. Il va de soi qu'il ne saurait s'agir ici ni de pédagogie ni de confrontation scientifique, mais uniquement d'un support pour le travail de chacun, d'un agencement d'énonciation qui devrait permettre, si tout va bien, d'amplifier nos processus respectifs d'élucidation. Avec l'espoir que ceux-ci seront l'objet, en cours de route, d'intersections, de recouplements qui leur permettront de se développer en rhizome.

Ce séminaire sur « *les schizoanalyses* » ne trouvera donc son propre régime que s'il se met à fonctionner lui-même sur un niveau que je qualifierais de « méta-modélisation ». Autrement dit, s'il nous permet de mieux cerner nos propres agencements d'énonciation – mais il vaudrait mieux dire : les agencements d'énonciation auxquels nous sommes adjacents. À ce propos je tiens à répéter que je n'ai jamais conçu la schizoanalyse comme une nouvelle spécialité, qui serait appelée à se mettre sur les rangs du domaine psy. Ses ambitions devraient être, selon moi, à la fois plus modestes et plus grandes. Plus modestes parce que, si elle doit exister un jour, c'est qu'elle existe *déjà un peu partout*, de façon embryonnaire, sous diverses modalités, et qu'elle n'a nul besoin d'une fondation institutionnelle en bonne et due forme. Plus grande, dans la mesure où elle a vocation, selon moi, de devenir une discipline de lecture des *autres systèmes* de modélisation. Pas à titre de modèle général : mais comme instrument de déchiffrement des pragmatiques de modélisation dans divers domaines. On pourrait m'objecter que la limite entre un modèle et un méta-modèle ne se présente pas toujours comme une frontière stable. Et, qu'en un sens, la subjectivité est toujours plus ou moins activité de méta-modélisation (dans la perspective proposée ici : *transfert de modélisation*, passages transversaux entre des machines abstraites et des territoires existentiels). L'essentiel devient alors un déplacement de l'accent analytique qui consiste à la faire dériver des systèmes

*d'énoncé* et des *structures* subjectives préformées vers des *agencements d'énonciation* capables de forger de nouvelles coordonnées de lecture et de « mettre en existence » des représentations et des propositions inédites.

La schizoanalyse sera donc essentiellement excentrée par rapport aux pratiques psy professionnalisées, avec leurs corporations, sociétés, écoles, initiations didactiques, « passe », etc. Sa définition provisoire pourrait être : *l'analyse de l'incidence des agencements d'énonciation sur les productions sémiotiques et subjectives, dans un contexte problématique donné*. Je reviendrai sur ces notions de « contexte problématique », de scène et de « mise en existence ». Je me contenterai, pour l'instant, de signaler qu'elles peuvent se référer à des choses aussi diverses qu'un tableau clinique, un fantasme inconscient, une fantaisie diurne, une production esthétique, un fait micro-politique... Ce qui compte ici c'est l'idée d'un *agencement d'énonciation* et d'une circonscription existentielle, qui impliquent le déploiement de références intrinsèques – on dira aussi d'un processus d'auto-organisation ou de singularisation.

Pourquoi ce retour, comme un leitmotiv, aux *agencements d'énonciation* ? Pour éviter de s'embourber, autant que faire se peut, dans le concept d'« Inconscient ». Pour ne pas réduire les faits de subjectivité à des pulsions, des affects, des instances intra-subjectives et des relations inter-subjectives. À l'évidence, ce genre de chose tiendra une place dans les préoccupations schizoanalytiques, mais seulement à titre de composante et toujours dans certains cas de figure. On relèvera, par exemple, qu'il existe des agencements d'énonciation ne comportant pas de composantes sémiologiques significatives, des agencements qui n'ont pas de composantes subjectives, d'autres qui n'ont pas de composantes consciencieuses... L'agencement d'énonciation sera amené ainsi à « excéder » la problématique du sujet individué, de la monade pensante consciemment délimitée, des facultés de l'âme (l'entendement, la volonté...), dans leur acception classique. Il me semble important de souligner d'emblée que l'on aura toujours affaire à des ensembles, au départ, indifféremment matériels et/ou sémiotiques, individuels et/ou collectifs, activement machiniques et/ou passivement fluctuants.

La question deviendra alors celle du statut de ces composantes d'agencement qui se trouvent ainsi « à cheval », en interaction, entre des domaines radicalement hétérogènes. J'avais dit – je ne me souviens plus où – que nous voulions construire une science où l'on mélangerait des torchons et des serviettes avec d'autres choses encore plus différentes ; et où l'on ne pourrait même plus englober les torchons et les serviettes sous la rubrique générale du linge, mais où l'on serait préparé à accepter de bonne grâce que les torchons se différencient dans des devenirs singularisés, assortis d'un cortège de répercussions contextuelles, où il pourrait être aussi bien question d'un patron de bar essayant des verres avec un torchon, que de militaires lançant un « coup de torchon » sur une poche de résistance. Dans une perspective psychanalytique classique, on ne prend en compte ce genre de contextualité que dans ses incidences signifiantes et jamais en tant que référent générateur d'effets pragmatiques dans des champs sociaux institutionnels et matériels donnés. C'est cette micro-politique du sens qui me paraît devoir être renversée. L'effet analytique présumé ne réside plus dans une dérivation de chaînes sémiologiquement interprétables, mais dans une mutation – a-signifiante – du « contexte d'univers », c'est-à-dire de la constellation des registres de référence mis en cause. Les agencements collectifs et/ou individuels de l'énonciation sont alors non seulement des objets de plein droit de l'investigation analytique mais également des moyens d'accès privilégiés à ces objets, de sorte que la problématique du transfert d'énonciation s'instaure en priorité sur celle des imagos et des structures prétendument constitutives de la subjectivité. D'une façon contingente, certains agencements sont mis en position « d'analyste »<sup>(1)</sup> des formations de l'inconscient. Il importe peu que ces analystes soient conscients de leur « mission » ou soient investis par d'autres instances pour occuper une telle position. Un agencement analytique, dans ces conditions, peut se dimensionner différemment, selon qu'il s'incarne :

- sur un individu, par exemple, Freud qui invente la psychanalyse ;
- sur un groupe sociologiquement délimité, par exemple, un gang de jeunes qui « révèle » les potentialités d'un ghetto ;

1. Ce n'est pas sans une certaine perplexité que je reprends cet ancien terme d'« analyste », que j'avais introduit dans les années 60, et qui fut « récupéré » (ainsi que « l'analyse institutionnelle », la « transversalité », etc.) par le courant Lourau, Lobrot, Lapassade, dans une perspective beaucoup trop psycho-sociologique, à mon goût.

— sur des phénomènes sociaux plus diffus, tels que des mutations de sensibilité collective ou des mouvements d'opinion incontrôlés ;

— sur une pratique pré-personnelle, un style, une mutation créatrice qui engage un individu ou un groupe par devers lui...

(Tous ces cas de figure et bien d'autres pouvant se combiner de multiples façons.) Ainsi, la démarche schizoanalytique ne se limitera jamais à une interprétation de « données » ; elle portera intérêt, beaucoup plus fondamentalement, au « donnant », aux agencements qui promeuvent la concaténation des affects de sens et des effets pragmatiques. N'échappant pas eux-mêmes à cette plasticité générale des agencements, les « analyseurs » ne se présentent pas comme des dispositifs pré-établis, ne prétendent jamais s'instituer comme des structures légitimes d'énonciation – comme c'est le cas avec la curetype psychanalytique. Non seulement il n'y aura pas de protocole schizoanalytique normalisé, mais une nouvelle règle fondamentale, une « règle anti-règle », imposera une constante remise en question des agencements analyseurs, en fonction de leurs effets de feed-back sur les données analytiques.

Ces feed-back – négatifs, quand ils conduisent à un simple rééquilibrage de l'agencement et positifs, quand ils engagent des processus de splitting, voire des catastrophes – constituent la matière analytique par excellence. Comment un agencement prend-il le relais d'un autre agencement pour « gérer » une situation donnée ? Comment un agencement analytique, ou prétendu tel, peut-il en masquer un autre ? Comment plusieurs agencements entrent-ils en rapport et qu'en advient-il ? Comment explorer, dans un contexte en apparence totalement bloqué, les potentialités de constitution de nouveaux agencements ? Comment « assister », le cas échéant, les rapports de production, de prolifération, la micro-politique de ces nouveaux agencements ? Voilà le genre de question que la schizoanalyse sera amenée à se poser. Ce travail de la subjectivité – au sens où l'on travaille le fer, ou les gammes du piano, ou les moments féconds de l'existence dans la « Recherche » proustienne – est identifié ici à une production de référent, ou, plus précisément, à une *méta-modélisation des rapports trans-agencement*. Loin de coïncider avec ce que l'on entend

d'ordinaire par subjectivité, il ne se rapporte plus à je ne sais quelle subtile et ineffable essence d'un sujet en quête d'une vertigineuse et impossible adéquation avec lui-même, et avec Dieu pour seul témoin. La subjectivité schizoanalytique s'instaure à l'intersection de flux de signes et de flux machiniques, au carrefour de faits de sens, de faits matériels et sociaux et, surtout, de leurs transformations résultant de leurs différentes modalités d'agencement. Ce sont ces dernières qui lui font perdre son caractère de territorialité humaine et qui la projettent vers des processus de singularisation à la fois les plus originels et les plus futuristes – devenirs animaux, végétaux, cosmos, devenirs immatures, sexe multivalent, devenirs incorporels... Par cette subjectivité, sans cesser d'être tout à fait un roseau pensant, l'homme est à présent adjacent à un roseau « qui pense pour lui », à un phylum machine qui l'entraîne bien au-delà de ses possibles antérieurs.

\*\*\*

Les formes archaïques d'énonciation reposaient, pour l'essentiel, sur la parole et la communication directe, tandis que les nouveaux agencements ont de plus en plus recours à des flux informatifs médiatiques, portés sur des canaux de plus en plus machiniques (les machines dont il est ici question n'étant pas seulement d'ordre technique mais aussi scientifiques, sociales, esthétiques, etc.) qui débordent de toutes parts les anciens territoires subjectifs individuels et collectifs. Alors que l'énonciation territorialisée était logo-centrique et impliquait une maîtrise personnalisée des ensembles qu'elle discursivait, l'énonciation déterritorialisée, qui peut être qualifiée de machino-centrique, s'en remet à des mémoires et à des procédures non humaines pour traiter des complexes sémiotiques échappant, pour une très large part, à un contrôle conscientiel direct.

Mais nous ne nous arrêterons pas à une dichotomie aussi simple, qui risquerait d'être par trop réductrice. En raison des considérations précédentes, nous sommes déjà tout naturellement amenés à décliner différentes modalités d'agencements d'énonciation, en fonction de ce que s'y trouvent ou non prévaloir des composantes de sémiotisation, de subjectivation et

de conscientisation (cette liste pouvant toujours être étendue en fonction des besoins descriptifs).

— *Les agencements non sémiotiques*

Les constructions stigmergiques des abeilles ou des termites nous en fournissent un premier exemple par les formes très élaborées auxquelles elles aboutissent, à partir de « codages modulaires » à l'évidence ni sémiotiques, ni subjectifs, ni conscients. Dans l'ordre de l'énonciation humaine, des systèmes similaires, tels que des régulations endocriniennes, peuvent être amenés à tenir une place déterminante au sein d'agencements dont ils mettent, en quelque sorte, entre parenthèses les composantes sémiotiques. Je pense, en particulier, au rôle probable d'une auto-intoxication (self-addiction) à base d'endorphine dans le « durcissement » de certains tableaux sado-masochistes ou dans des formes aiguës d'anorexie mentale.

— *les agencements sémiotiques non subjectifs*

Par exemple, les tableaux psychosomatiques relatifs aux « cuirasses caractérielles » étudiées par Wilhem Reich. Les représentations subjectives passent ici « à côté » de la sémiotisation somatique.

— *les agencements sémiotiques, subjectifs non conscientisés*

Par exemple, des agencements relevant de l'éthologie humaine qui engagent des apprentissages par empreinte inconsciente, des délimitations de territoire, des comportements d'accueil, de parade, de soumission, d'hostilité, etc.

J'imagine qu'un lacanien, qui aurait la patience de me suivre jusque là, ne manquerait pas de m'objecter que tout ce dont je parle est bel et bon mais n'a rien à faire avec l'Inconscient, le véritable Inconscient psychanalytique, qu'on ne saurait concevoir hors des rêts du langage... On connaît la chanson ! À cela, je répondrais que les agencements schizoanalytiques portent le plus vif intérêt aux structures réductionnistes, du type triangle œdipien et castration symbolique, auxquelles conduit, en effet, une certaine capitalisation de la subjectivité, dans le cadre de ce que j'appellerai la subjectivité capitalistique, mais que cela ne les dispense en rien de traiter des autres productions de subjectivité dans tous les domaines de la psychopathologie et de l'anthropologie en respectant les caractères spécifiques. La prétention de la schizoanalyse, en

ce sens, est bien, je le répète, de se constituer comme agencement méta-modélisateur de tous ces domaines hétérogènes, qu'elle considérera comme autant de « matières à option ».

Nous partons donc de l'hypothèse la plus extensive, à savoir celle de l'existence, pour l'homme, d'un domaine inconscient associant sur un pied d'égalité des faits de sens portés par des structures de représentation et de langage et des systèmes très différents les uns des autres de codage, de moulage, de décalque, d'empreinte... relatifs à des composantes organiques, sociales, économiques, etc. La mise en jeu de phénomènes de subjectivation, c'est-à-dire d'instauration de territoires vécus, assumés comme tels dans un rapport de délimitation avec un monde objectal et des alter ego, ne sera qu'occasionnelle, facultative. En d'autres termes, ni la question du sujet, ni celle du signifiant linguistique ne seront nécessairement au centre des problématiques posées dans ce domaine inconscient. Il en ira de même avec le question de la conscience. Différents processus de consciencialisations se succédant et/ou se superposant les uns aux autres pourront y être mis en jeu. Un bon exemple, pour illustrer ces sortes de branchements et débranchements, me paraît être celui de la conduite automobile. Il n'est pas rare que, sur autoroute, s'instaure un état de rêverie diurne, sur fond de pseudo-somnolence. En fait le sujet ne dort pas ; il laisse fonctionner en parallèle plusieurs systèmes de conscience dont certains restent en veilleuse, tandis que d'autres passent au premier plan. C'est ce qui advient lorsque la signalétique routière, un incident de circulation, ou l'interpellation d'un passager, rétablit une séquence d'hyper-vigilance. L'agencement d'énonciation, au sens élargi que je lui donne ici, passe ainsi par divers niveaux d'*asservissement machinique* (pour reprendre une notion déjà ancienne de la cybernétique). Dès lors, plutôt que d'en revenir constamment aux mêmes structures prétendument fondatrices, aux mêmes archétypes, aux mêmes « mathèmes », la méta-modélisation schizoanalytique choisira de cartographier des compositions d'inconscient, des topiques continentales, évoluant avec les formations sociales, les technologies, les arts, les sciences, etc. Même lorsqu'elle sera amenée à dégager quelques cas de figure d'inconscient, par exemple à partir de formules d'organisation-moïque, per-



sonnologiques, coujugalistes, familialistes, domestiques... – elle ne le fera jamais, je le répète, à type de prototype structural.

\*\*\*

Arrêtons-nous sur quelques implications du « décollage » entre la conscience et la subjectivité tel que nous l'avons amorcé. J'avais d'abord pensé qu'il serait nécessaire de différencier :

— un inconscient absolu, à un niveau moléculaire, qui échapperait radicalement à toute re-présentation et dont les manifestations ne relèveraient que de figures a-signifiantes <sup>(2)</sup> ;

— un inconscient relatif, à un niveau molaire, qui s'organiserait, au contraire, en re-présentations plus ou moins stables. Puis j'ai craint de tomber, à mon tour, dans une pétrification topique des instances psychiques, comme celle qui a conduit Freud à séparer en versants opposés : l'Inconscient et le Conscient (accompagné du Préconscient) ; puis, ultérieurement : le Ça et le Moi (avec ses annexes) ; ou bien Lacan à ériger : un ordre symbolique, comme armature du Réel et de l'Imaginaire.

Déjà, au premier examen, la dénomination de l'inconscient moléculaire se révèle boîteuse. En effet, ce type d'agencement peut parfaitement s'accommoder de l'existence de composantes conscientielles. Les processus moléculaires, qui sont à l'œuvre dans une névrose hystérique ou une névrose obsessionnelle, sont inséparables d'un type particulier de conscience et même d'hyper-conscience, en ce qui concerne la seconde. Un agencement onirique, ou un agencement délirant, tout en opérant à partir d'une matière a-signifiante – ce qui n'interdit pas qu'il véhicule aussi des images et des chaînes signifiantes, mais il ne retient d'elles que ce qu'il peut traiter comme figures a-signifiantes <sup>(3)</sup> – comportent, eux aussi, des modes de conscientisation idiosyncrasiques. Et je crois qu'on ne gagnerait rien à vouloir doter tous ces agencements d'une même essence conscientielle, toujours identique à elle-même. De proche en proche, on en arrive à des consciences-limites, avec les expériences mystiques de rupture avec le monde, avec la catatonie, ou même, pourquoi pas,

2. Cette formule d'inconscient pourrait être rapprochée du « processus primaire » tel que Freud le voyait à l'époque de la Traumdeutung : « Le travail du rêve ne pense ni ne calcule ; d'une façon générale, il ne juge pas ; il se contente de transformer. » (*L'interprétation des rêves*, PUF, 1967, p. 432.)

3. C'est également le premier Freud de la « Traumdeutung » qui avait admirablement saisi la nature de ce traitement à « contre-sens » des significations du rêve : «... le discours du rêve est construit comme un agglomérat dans lequel les fragments plus importants d'origine diverse sont soudés par une sorte de ciment solidifié ». (Id. p. 358) « Tout ce qui nous apparaît comme acte de jugement accompli pendant le rêve ne doit pas être considéré comme activité intellectuelle du travail du rêve ; en fait, tout ceci appartient au matériel des pensées du rêve, et a pénétré, à partir de là, comme structures toutes « prêtes » dans son contenu

en adjacence à des tensions organiques illocalisables ou des comas plus ou moins profonds. Ainsi donc, toutes les instances de l'énonciation peuvent être concurremment conscientes et inconscientes. C'est une question d'intensité, de proportion, de portée. Il n'existe de conscience et d'inconscience que relatives à des Univers incorporels de référence qui en autorisent des assemblages composites, des superpositions, des glissements et des disjonctions. Et on pressent, qu'à leur tangente, doit exister une conscience absolue qui pourrait précisément coïncider avec notre inconscient absolu, constitutif d'une présence à soi non théatique, hors de toute référence d'altérité ou de mondanité.

X. — Mais, cet inconscient absolu est-ce qu'il est biologique ?

F. G. — Oui, entre autres choses !

J.-C. P. — Je me demandais si, sur ce versant machinique moléculaire, tu ne reprenais pas ce que tu mettais au compte, il y a quelques années, du désir ? Quelque chose, effectivement, de foncièrement hétérogène, chaotique, rhizomatique, etc. ; dont la digitalisation – dont le marquage, si tu veux, par des codes de type linguistique – dégagerait ce que Lacan appelle, lui, l'inconscient. Ce qui lui permet – à lui ou aux gens qui s'occupent de psychotiques derrière lui – de dire : « Le schizophrène n'a pas d'inconscient ». Est-ce la même partition en quelque sorte, entre ce qui est pris dans les mailles d'un système de signification ou de signifiance, et ce qui ne l'est pas, c'est-à-dire tout le reste, qui est l'essentiel ?

F. G. — Il y a dans ta formulation quelque chose qui m'embarrasse un peu. Je ne tiens pas à rétablir une opposition entre : processus primaire - élaboration secondaire. Surtout si elle doit être fondée, comme dans la seconde topique freudienne (Ça, Moi, Surmoi) sur l'idée que le passage de l'un à l'autre correspondrait à une rupture de niveau des modes de différenciation : le chaos se trouvant du côté du primaire et la structuration du côté du secondaire. Ce n'est pas parce que, comme tu le soulignes en effet, on n'a pas un accès

manifeste. »  
 (Id. p. 379) Mais cette micro-politique du « contre-sens » n'appartient pas en propre à la vie psychique, on la retrouve à l'œuvre dans la création artistique ; je pense, en particulier, à la façon dont un Georges Aperghis, dans sa « musique gestuelle », ne retient des contenus sémantiques que ce qui concourt à ses compositions a-signifiantes.

digitalisé, binarisé à l'inconscient moléculaire, qu'on sombre pour autant avec lui dans un monde d'irréparable désordre et d'entropie.

Cela me ramène à cette question du désir. Oui ! il est vrai que je voudrais échapper aujourd'hui à certains malentendus d'ordre, disons économique, au sens où Freud entend la chose, qui se sont développés, à partir de *L'Anti-Œdipe*, autour de notions comme celles de flux et de coupure de flux. Nous avons pourtant mis l'accent sur les dimensions machiniques déterritorialisées du désir, qui échappent aux coordonnées ensemblistes habituelles (d'où notre insistance sur des catégories paradoxales comme celle du corps-sans-organe). Mais cette présentation du désir n'a peut-être pas encore suffisamment été démarquée de l'idée de fluctuations « plates », territorialisées, autorisant des références à une économie clôturée sur elle-même, à l'équilibre.

\*\*\*

Ce sera d'ailleurs l'un des objectifs principaux de ce séminaire que de tenter d'élucider en quoi cette catégorie de déterritorialisation peut nous éviter de transformer des notions comme celles de subjectivité, de conscience, de signifiante..., en entités transcendantales imperméables aux situations concrètes. Les références les plus abstraites, les plus radicalement incorporelles sont en prise sur le réel ; elles traversent les flux et les territoires les plus contingents. Elles ne sont aucunement garanties contre les altérations historiques ou les mutations cosmogénétiques. En bref, le signifiant ne transcende pas la libido. (On pourrait, à ce propos, aisément démontrer que Lacan a progressivement substitué celui-là à celle-ci <sup>(4)</sup>). Dans certains contextes, le sens peut être massivement opposé à des flux matériels et signalétiques, conçus comme essentiellement passifs. Mais, dans d'autres contextes, il peut être originé à partir d'une « machinique » des fluctuations, en rupture (actuelle ou potentielle) avec les strates et les homéostasies. C'est cette option processuelle, ce refus d'une économie généralisée des équivalences, ce choix du « clinamen » qui singularise la répétition, qui nous a conduit à recuser les cartographies fixes, les invariants de droit dans le

4. « L'énergétique ça n'est absolument rien d'autre, quoiqu'en croient les cœurs ingénus d'ingénieurs, que le placage sur le monde du réseau des signifiants ». Lacan, Séminaire du 14.1.1970.

Cf « Les énergies sémiotiques » de Félix Guattari, in *Colloque de Cerisy Temps et Devenir à partir de l'œuvre de I. Prigogine*, juin 1983.

domaine de la subjectivité – même quand ils s’instaurent, de fait, dans certaines aires d’agencement, comme c’est le cas pour la triangulation œdipienne dans le champ de la production capitaliste. Nous avons donc pris le parti de ne considérer les situations que sous l’angle de carrefours d’agencements, qui secrètent, jusqu’à un certain point, leurs propres coordonnées de méta-modélisation. Un carrefour peut, certes, imposer des connexions ; mais il n’est pas une contrainte fixe ; il peut être contourné ; il peut perdre sa puissance de branchement lorsque certaines de ses composantes perdent leur consistance.

Essayons d’illustrer ce point. Une cantatrice perd sa mère. La semaine suivante, elle perd également deux octaves dans sa tessiture ; elle se met à détonner ; ses compétences d’interprétation paraissent tomber brusquement en ruines. Le chant de cette femme s’était instauré à l’intersection de multiples agencements, dont la plupart, bien sûr, dépassent la circonscription de sa personne. La composante d’énonciation qui s’est greffée sur sa relation avec sa mère subit l’épreuve de la mort. Ce qui n’est nullement synonyme, loin s’en faut, de son extinction. En effet, sa part inactuelle – le passé qu’on ne peut reprendre – ayant pris le dessus sur sa part de possible ouvert, une représentation de sa mère, erratique et vaguement menaçante est mise en circulation. Cette image de la mort, à l’abri de toute épreuve de réalité, est porteuse de pétrification. Le sujet, comme l’écrit Freud, se « cramponne » à l’objet perdu <sup>(5)</sup>. Mais, dans ce cas particulier, la seule conséquence manifeste de cette « contraction » sémiotique paraît s’être localisée sur la partie vocale de l’activité musicale. Il est concevable qu’une exploration plus soutenue en eût révélé d’autres incidences. Mais une telle enquête était-elle absolument nécessaire ? Cela n’est pas évident ; car on doit toujours redouter, en pareil cas, d’« inventer » de nouveaux symptômes à partir du transfert et de l’interprétation. Soit en forçant les couleurs d’un tableau étiologique qui paraît « bien coller » ; soit, ce qui revient souvent au même, que le sujet vous apporte lui-même sur un plateau les symptômes adéquats. En l’occurrence, il s’agit de se garder des sollicitations qui nous invitent à originer le « travail du deuil » dans une difficulté, pour la libido, à se déplacer vers un objet de sub-

5. Freud : « Deuil et mélancolie » in *Métopsychoanalyse* (Gallimard, 1952), pp. 192-194. Karl Abraham, *Œuvres complètes*, T. 1. Édition Payot, 1965, pp. 99-113.

stitution. Ici comme ailleurs, la description en terme d'objet, plutôt qu'en terme d'agencement d'énonciation, présente l'inconvénient majeur d'interdire l'éclairage de champs de possibles non programmés. Là où Freud n'envisageait que deux options – soit la lente et mélancolique liquidation de la libido investie sur l'objet perdu, soit, en cas d'extrême fixation, une « psychose hallucinatoire de désir »<sup>(6)</sup> – nous devons nous tenir prêts à accueillir des réorganisations d'agencement échappant sans complexe aux malédictions de l'identification primaire ou de la relation « d'incorporation orale ». Et c'est justement ce qui s'est passé avec cette cantatrice qui, si vous me passez l'expression, a parfaitement encaissé le coup, en conquérant même, à cette occasion, quelques nouveaux degrés de liberté et se mettant à gérer désormais son Surmoi de façon nettement plus souple. La perte de consistance d'une composante n'aura donc pas été assortie, cette fois-là, d'une inhibition en chaîne. Elle aura plutôt servi de plaque sensible, de révélateur, de signal d'alarme. Mais de quoi, au juste ? C'est toute la question ! À laquelle, d'ailleurs, il ne convient pas de répondre trop vite. Car elle n'a peut-être pas de réponse à proprement parler. Un indice a-signifiant – la restriction des performances vocales – marque l'arrêt de quelque chose sans interdire, comme le contexte le révèle, qu'autre chose intervienne. Bien ! C'est déjà pas mal ! Certaines voies – c'est le cas de le dire – balisées de longue date : le chant, le surcodage moralisant de la mère, connaissent une transformation pragmatique. Ces faits devront-ils être portés au passif, dans la colonne des manques et déficits : Rien n'est moins sûr ! Mais rien n'est joué non plus ! Car de cette inscription peut dépendre beaucoup de choses. Il doit être clair que toute induction transférentielle, fût-elle la plus subtile, la plus détournée, qui laisserait supposer l'existence, derrière cette manifestation symptomatique d'une culpabilité d'origine œdipienne pourrait avoir des effets dévastateurs ou, à tout le moins, nous ramener au tableau dépressif qui est « normalement » escompté en pareille circonstance. Il me paraît moins risqué de s'interroger sur les qualités matérielles de cette composante d'expression qui lui ont peut-être permis d'économiser d'autres dégâts. Est-ce que le fait de disposer d'une composante aussi « luxueuse » que le chant n'a pas permis de

6. « Halluzinatorische Wunsch psychosis ». *Gesammelte Werke* S. Fischer Verlag 1946. T. X, p. 430.  
« Hallocinatory wishfull psychosis ». Standard edition, Hogarth Press, London 1957. T. XIV, pp. 233 et 234, qui est identique pour Freud à la confusion hallocinatoire ou « amentia » de Meynert.

sonner une alarme préventive et de suggérer une bifurcation ? Dès lors ce qui était appelé à végéter sous forme d'inhibition se transformait en amorce de processus de singularisation.

X. — Tu penses que, sans l'existence du chant, autre chose aurait pu arriver ?

F. G. — Peut-être aurait-elle perdu d'autres sortes d'octaves, dans d'autres registres ! Mais rien n'est assuré, dans ce domaine. Tout est ici question, je le répète, de seuil de consistance, de quanta de transformation, de probabilité de cumul d'effet. Certains traits de visagité de la mère se sont déliés du visage, déterritorialisés des coordonnées du Surmoi, pour travailler à leur propre compte, sur d'autres lignes de possible, d'autres constellations d'univers. Leurs froncements de surveillance se sont coincés sur les extrêmes de la gamme. Ils y ont trouvé une sorte d'autel sur lequel les offrandes sacrificielles ne seront pas trop onéreuses. Mais peut-être que ce genre de description qui a plus à voir avec les mythes et les contes des Gourmantché ou des Warlpiri, est moins sécurisant que les cadrages, au sein de dispositifs intra-psychiques « pré-équipés », de complexes typifiés et d'instances structurales ?

J.-C. P. — Tu penses aux théories sur l'hystérie ?

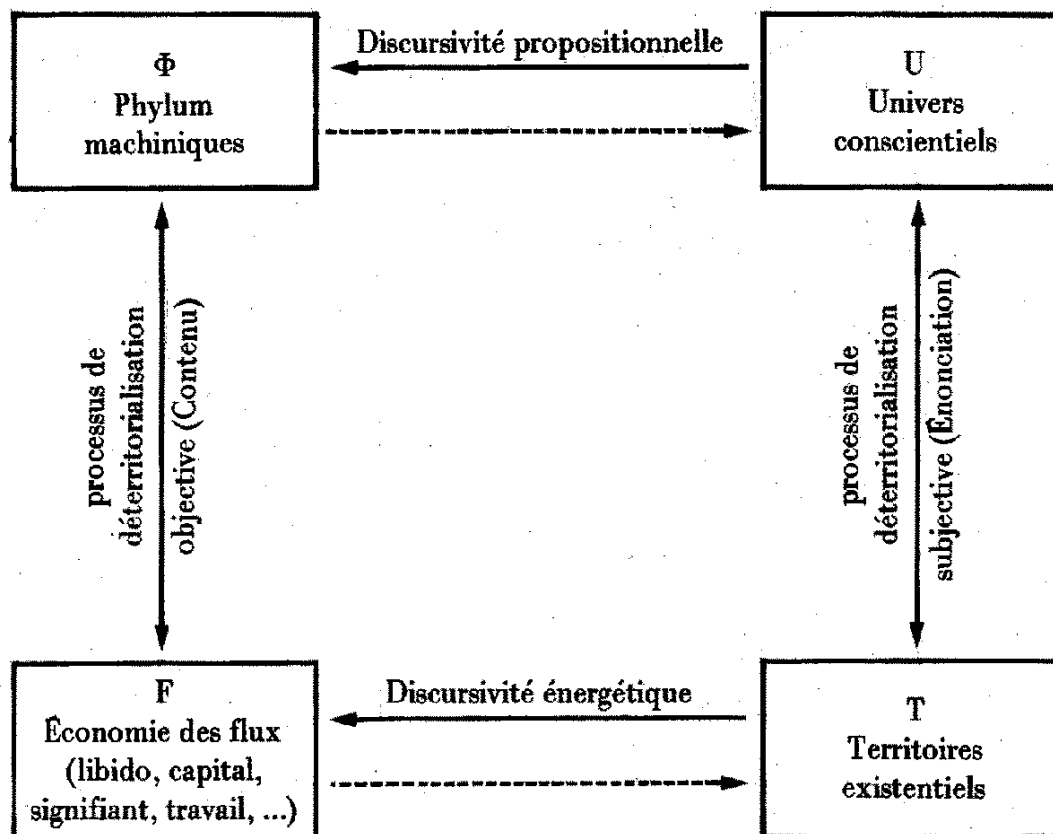
F. G. — Oui, bien sûr ! On pourrait ressortir la célèbre « boule pharyngienne », les allers-retours des objets kleiniens, la rupture d'identification consécutive à l'introjection mélancolique et, pourquoi pas, la désintrinsication de la pulsion de mort.

J.-C. P. — Ce que tu dis, en somme, c'est que tu voudrais laisser ouverte la possibilité, non pas d'interpréter, mais d'articuler différemment des plans en apparence aussi éloignés les uns des autres, que la voix phonologique concrète, la voix musicale comme donnée abstraite et, par exemple, la structure de la famille. Et cela impliquerait de faire l'hypothèse de connexions tout à fait autres que celles qu'on a pu imaginer jusqu'à présent.

\*\*\*

La catégorie de déterritorialisation devrait donc nous permettre de séparer la problématique de la conscience – et, par voie de conséquence, de l'inconscient – d'avec celle de la représentation du moi et de l'unité de la personne. L'idée d'une conscience totalisante, voire totalitaire (« Je suis maître de moi comme de l'univers » <sup>(7)</sup>) participe d'un mythe fondateur de la subjectivité capitaliste. Il n'existe, de fait, que divers processus de consciencialisations, résultant de la déterritorialisation de territoires existentiels, eux-mêmes multiples et enchevêtrés. Mais, à leur tour, ces différents instruments pour forger un pour-soi et singulariser un rapport au monde de l'en-soi et des alter ego, ne sauraient acquérir une consistance de monade existentielle, que s'ils parviennent à s'exprimer sur une seconde dimension de déterritorialisation que je qualifierais de discursivité énergétique. On en arrive au schéma suivant (Fig. 1) qui anticipe quelque peu sur des points qui ne seront abordés qu'ultérieurement.

7. Corneille : *Cinna*, monologue d'Auguste.



Quatre foncteurs F. T.Φ.U., par le biais de leurs rapports de présupposition réciproque (indiqués en abscisse) et de leurs rapports de composition (indiqués en ordonnée) déploient quatre domaines :

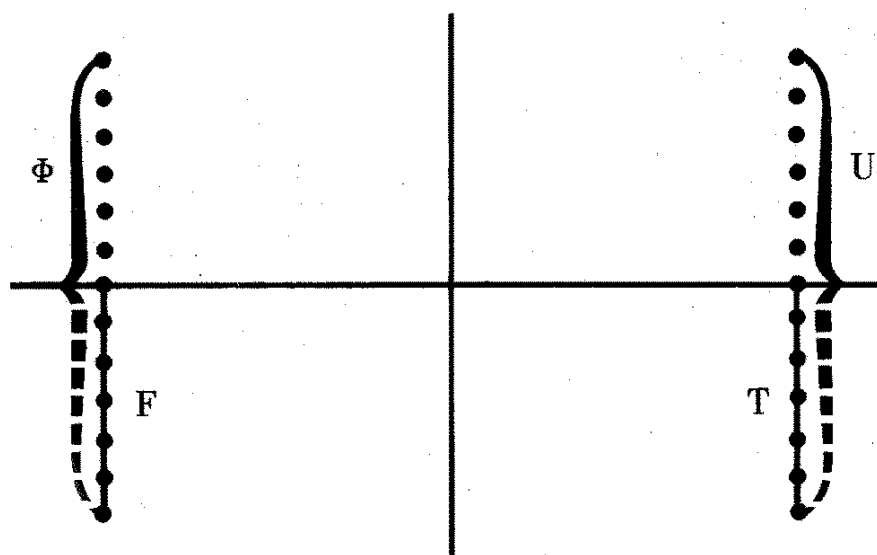
- de Flux matériels et signalétiques ;
- de Territoires existentiels ;
- de Phylum machiniques abstraits ;
- d’Univers incorporels (qualifiés de conscientiels dans ce cas particulier).

C’est en nous appuyant sur eux que nous escomptons parvenir à cartographier les configurations de subjectivité, de désir, d’énergie pulsionnelle et les diverses modalités de discours et de conscience s’y rapportant, sans plus recourir aux dispositifs traditionnels d’infrastructure somatique, d’étayage instinctuel, de déterminisme fondés sur le besoin et le manque, de conditionnement comportemental, etc. À cet effet, les entités relevant de ces quatre domaines n’auront pas d’identité permanente. Elles ne soutiendront leurs configurations propres qu’à travers les rapports qu’elles entretiennent entre elles ; elles seront appelées à changer d’état et de statut en fonction de leur agencement d’ensemble. En d’autres termes, elles ne relèveront pas d’une topique fixe et c’est à leurs systèmes de transformation que sera impartie la tâche de « gérer » leur modélisation. Pour être en mesure de soutenir une telle traversée d’ordres que la pensée classique s’est toujours employée à tenir séparés, ces foncteurs devront, de surcroît, autoriser la mise en place de lois de composition entre les deux couples de catégories de l’actuel et du virtuel, du possible et du réel. Leur croisement matriciel est illustré en Figure 2 :

	Actuel	Virtuel
Possible	Φ : Phylum du possible actuel	U : Univers du possible virtuel
Réel	F : Flux du réel actuel	T : Territoires du réel virtuel



Toujours en anticipant sur des considérations à venir, nous poserons, dès à présent, que les rapports de présupposition inter-entitaires s'inscrivant selon les coordonnées de déterritorialisation objectives et subjectives, ne tiendront pas sur un pied d'égalité les Flux et les Territoires du réel avec les Phylum et les Univers du possible – ces derniers enveloppant et subsumant les premiers, de telle sorte que le réel du possible prime toujours sur le possible du réel. Dans ces conditions, les Phylum constitueront, en quelque sorte, les intégrales des Flux, et les Univers les intégrales des Territoires (Fig. 3).



Mais n'avons-nous pas ainsi rétabli en sous-main des rapports de transcendance entre le possible et le réel ? Pas vraiment, dans la mesure où, comme nous l'établirons plus loin, un jeu synaptique d'extension des agencements dans le sens de la déterritorialisation laissera ouverte l'éventualité d'une permutation de position des entités constitutives des réalités signifiantes et des possibles signifiés.

\*\*\*

Bien qu'il soit toujours délicat de s'avancer sur le terrain des filiations freudiennes – la majorité des psychanalystes, depuis plus de cinquante années, s'étant réclamés de l'œuvre de

Freud comme d'un texte révélé – il ne me paraît pas inutile d'essayer de situer en quoi la présente tentative de refondation de l'inconscient sur la déterritorialisation s'inscrit dans son prolongement et en quoi elle s'en démarque. Le premier souci de Freud a été de rendre scientifique la psychologie en y introduisant des *quantités abstraites* <sup>(8)</sup>. C'est cette préoccupation qui va désorganiser l'ordonnement des « facultés de l'âme » des théories classiques et entraîner une déterritorialisation de la psyché aboutissant à la promotion d'une « scène » inconsciente, illocalisable dans ses coordonnées phénoménologiques ordinaires. Mais, alors qu'on aurait pu s'attendre à ce qu'une telle intrusion dans le psychisme eût une fonction essentiellement réductionniste, elle fut, à l'inverse, corrélative d'une véritable explosion d'interprétations novatrices du discours de l'hystérie, des rêves, des lapsus, des mots d'esprit, etc. Ce n'est pas un mince paradoxe de voir ainsi coexister des présupposés mécanistes <sup>(9)</sup> directement inspirés de la psychophysique de Fechner et du « physicalisme » d'Helmholtz et de Brücke et une exploration « -abyssale » dont le caractère aventureux n'aura guère eu d'équivalent qu'avec le dadaïsme et le surréalisme <sup>(10)</sup>. Tout semble s'être passé comme si l'appui que Freud avait pris sur les schémas scientifiques de son époque lui avait donné une assurance lui permettant de laisser libre cours à son imagination créatrice. Quoi qu'il en soit, il faut bien admettre que sa découverte des processus de singularisation sémiotique de l'inconscient – le célèbre « processus primaire » – aura beaucoup de mal à trouver place dans le cadre associationniste rigide qu'il développait concurremment dans le sillage de son *Esquisse d'une psychologie scientifique* de 1895 <sup>(11)</sup>. Jamais pourtant, il ne devait rompre ses attaches avec ses modèles neuroniques de départ <sup>(12)</sup>. (Il maintiendra, par exemple, dans l'édition définitive de la *Traumdeutung* de 1929 ses premières professions de foi réflexalogiques <sup>(13)</sup>), de sorte que l'Inconscient et le Préconscient continueront de se trouver pris en sandwich entre la perception et la motricité <sup>(14)</sup>. Le résultat de l'incessant va-et-vient de Freud entre un scientisme impénitent et une inventivité lyrique évoquant le romantisme, c'est une série de reterritorialisations en retour des diverses avancées de la déterritorialisation de la psyché.

8. « Deux ambitions me dévorent : découvrir quelle forme assume la théorie du fonctionnement mental quand on y introduit la notion de quantité, une sorte d'économie des forces nerveuses et, deuxièmement, tirer de la psychopathologie quelque gain pour la psychologie normale. » Lettre à Fliess du 25.5.1895 in *Naissance de la psychanalyse*, PUF 1979, p. 106.

9. Un exemple, parmi cent autres : « ... une tension sexuelle physique, portée au-dessus d'un certain degré, suscite la libido psychique qui alors prépare le coït... » in *Naissance de la psychanalyse*, p. 83.

10. Exemple : « ... j'exige que, pour l'analyse d'un rêve, on s'affranchisse de toute espèce de jugement fondée sur un degré de certitude et que l'on considère comme une certitude totale la moindre possibilité qu'un fait de telle ou telle espèce a pu se produire dans le rêve. » (*L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 439.)

Je n'évoquerai ici ce phénomène qu'à propos d'un couple de concepts : celui de la libido et celui de l'inconscient.

La *libido* peut se voir conférer deux statuts : celui d'une énergie processuelle faisant dériver loin de leur équilibre des systèmes hétérogènes ou celui d'une énergie statique concourant à la stratification des formations psychiques. Freud n'est jamais parvenu à les faire tenir ensemble, même lorsqu'il a postulé la coexistence d'une libido d'objet et d'une libido du moi. Il en va autrement dans la perspective qui est la nôtre ; ces deux statuts ne sauraient relever des aléas d'une balance économique telle qu'il l'a proposée, mais de choix micro-politiques fondamentaux. La libido se trouvera, dès lors, « dénaturée », déterritorialisée : elle deviendra une sorte de matière abstraite du possible. Le choix générique deviendra : soit l'option déterritorialisée de la schizoanalyse d'une *libido-phylum* (sur l'abscisse gauche des Fig. 1 et 3) comme intégrale des flux transformationnels de désir (matériels et signalétiques), soit l'option reterritorialisée du freudisme d'une *libido-Flux*, d'abord enkystée dans la part somatique des pulsions (la poussée et la source, par contraste avec le but et l'objet), puis mise en stades psychogénétiques, pour être enfin rendue prisonnière d'un face à face intemporel avec une mort entropique (opposition Eros-Thanatos).

Pour *l'inconscient*, le choix générique sera : soit de se constituer en *Univers* de référence de lignes d'altérité, de possibles et de devenirs inédits et inouïs (sur l'abscisse droite des Fig. 1 et 3), soit d'être un Territoire-refuge du refoulé, tenu en laisse par la censure (dans le système Conscient-Préconscient de la première topique) et par le système Moi-Surmoi (dans la seconde topique).

Freud a très tôt abandonné le premier terrain à des théoriciens comme Jung qui, d'ailleurs, n'ont guère su l'exploiter<sup>(15)</sup>. Il n'a cessé, en revanche, de reterritorier l'inconscient sous divers aspects :

— Sur le plan spatial, comme je viens de le dire, il l'a circonscrit sur une instance qui, dans sa seconde version topique, celle du Çà, se trouve vidée de toute substance, réduite à un chaos indifférencié<sup>(16)</sup>.

— Sur un plan temporel, alors qu'avec sa découverte du continent inexploré de la sexualité infantile il avait réussi le

11. *Naissance de la psychanalyse*, pp. 309-396.

12. Avec une franchise assez rare, pour un analyste se réclamant de l'héritage freudien, Lacan l'a reconnu explicitement. *Écrits*, Le Seuil 1960, p. 857.

13. « Le réflexe reste le modèle de toute production psychique. » (*L'interprétation des rêves*), op. cit., p. 456.

14. *Id. op. cit.*, p. 459.

15. Loin d'assumer des puissances de singularisation de l'inconscient collectif, Jung les uniformise, les « archétypise », leur fait subir une détotalisation qui les rend neutres et passives plutôt qu'une déterritorisation qui les rende activement processuelles : « Autant les individus sont séparés par la différence des contenus de leur conscience, autant ils sont semblables pour ce qui concerne leur psychologie inconsciente. Tout praticien de la psychanalyse éprouve une forte impression le jour où il finit par constater que, décidément,

tour de force de conférer une dimension historique au discours inconscient <sup>(17)</sup> tout en lui soustrayant la connaissance d'un écoulement du temps, et qu'il avait su déjouer les implications réalistes de la mémoire des traumatismes de séduction précoce, en les déterritorialisant et en les convertissant en ritournelles fantasmatiques, il perdit tout son acquit, si je puis dire, en reterritorialisant les stades de maturation libidinale et en périodisant de façon rigide une psychogenèse.

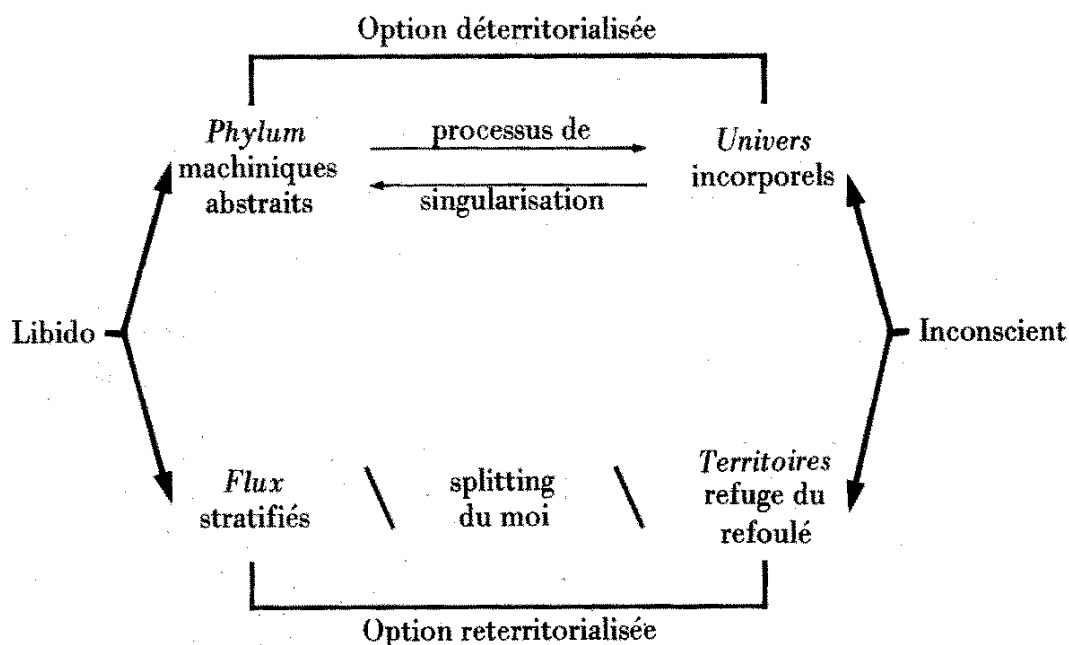
— Même retournement de situation pour ce qui concerne l'objet du désir. À l'époque de la « Traumdeutung », celui-ci se présente de façon ambiguë et riche. Comme l'Albertine de Proust, « déesse à plusieurs têtes », (et probablement à plusieurs sexes) il échappe encore, dans une certaine mesure, aux logiques capitalistiques binaires et phalliques. Par exemple, l'Irma du rêve inaugural de la « Traumdeutung » est décrite comme une « personne collective » qui réunit en une « image générique » : – la patiente dont il est question dans le rêve ; – une autre dame qu'il préférerait soigner ; – sa propre fille aînée ; – un enfant qu'il suit en consultation à l'hôpital : – encore une autre dame ; – enfin, Madame Freud en personne... <sup>(18)</sup> Ailleurs, on verra que les « localités sont souvent traitées comme des personnes » <sup>(19)</sup>. L'objet peut ainsi fonctionner comme « nœud » de surdétermination, <sup>(20)</sup> « ombilic » du rêve, « point où il se rattache à l'inconnu » <sup>(21)</sup> et à partir duquel il fait proliférer des lignes de singularisation. La déterritorialisation gagnera encore un certain terrain avec la sortie de l'objet de la pulsion de son cadre personologique pour devenir « partielle ». À partir de là, la porte était ouverte pour d'autres devenirs non humains, animaux, végétaux, cosmiques, machiniques abstraits... Mais elle fut refermée de toutes les manières possibles et imaginables : parce que des objets partiels en question il sera dressé une liste exhaustive et typifiée ; parce qu'on s'en servira comme jalons normatifs du « parcours du combattant » auquel est censée s'astreindre toute subjectivité désireuse d'accéder aux stades suprêmes de la « génitalité oblatrice » ; parce que de « mauvais objets » en « bons objets », de « relations d'objet » en « objets transitionnels » puis en objets « a », les successeurs de Freud ont fini par en faire une fonction générale, dépossédée de tout trait de singularité.

les complexes typiques de l'inconscient sont, au fond, uniformes ». (*Métamorphoses et symboles de la libido*, Édition Montaigne 1927, p. 170.) Cela étant, on trouve des choses fort intéressantes dans la méthode de Jung : sa conception de l'ouverture sur l'avenir à partir des « combinaisons sub-liminales » ; sa pratique « d'amplification historique » ; son refus du mythe de la « neutralité » analytique ; sa technique d'interprétation des rêves par le contexte onirique et non plus par simple association.

16. « Il s'emplit d'énergie, à partir des pulsions, mais sans témoigner d'aucune organisation, d'aucune volonté générale ; il tend seulement à satisfaire les besoins pulsionnels, en se conformant au principe de plaisir. » (*Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, NRF 1952, p. 103.) Cf. les commentaires de Laplanche et Pontalis in *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF 1968, p. 57.

— Il en ira de même de l'altérité, que Freud avait pourtant introduite comme exigence de vérité dans les tableaux psychopathologiques les mieux clôturés, et qui se trouvera, elle aussi, reterritorisée en devenant interdite de séjour dans les rapports précœdipiens prétendument fusionnels et structuralisée en complexe initiatique de castration symbolique, sous l'œil torve du Sphinx, puis transformée en mathème « A » par Lacan.

En résumé, les deux « matières à option » du face à face Libido-Inconscient pourraient être figurées de la façon suivante :



17. « Dans l'inconscient rien ne finit, rien ne passe, rien n'est oublié. »

*L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 491.

« Dans le Ça, rien qui corresponde au concept de temps, pas d'indice de l'écoulement du temps... »

*Nouvelles conférences*, op. cit., p. 104.

18. *L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 254.

19. Id. p. 276.

20. Id. p. 246.

21. Id. p. 446.